

«Les universités cèdent à la logique de mode»



Politique de la recherche Professeur à l'EPFL, Libero Zuppiroli dénonce une américanisation à outrance des hautes écoles, dont la sienne. Une charge

Libero Zuppiroli: «L'EPFL était une femme en pleine maturité, ayant beaucoup de classe, d'humanité, de pudeur. On l'a surmaquillée, on a raccourci ses jupes...» éublens, 8 mars 2010

véronique botteron.com

Nicolas Dufour

La charge est portée par une écriture ronde, imagée, mais elle est forte. Dans un petit ouvrage publié ces jours, Libero Zuppiroli conteste avec vigueur la politique menée à l'EPFL par l'équipe du président Patrick Aebischer, depuis 10 ans. Professeur en physique à l'EPFL, auteur de deux traités fameux, sur les couleurs et la lumière, ce Français d'origine, au phrasé du sud, dénonce la propension des Européens à s'inspirer du système académique américain.

Le Temps: Ce livre est-il un règlement de comptes?

Libero Zuppiroli: Non, je n'ai aucune animosité, en particulier à l'égard de l'équipe dirigeante de l'EPFL. Somme toute, elle a fait ce qu'on lui a dit de faire. Si j'ai une rancœur, c'est vis-à-vis des politiques suisses et européennes. Ils ne se rendent pas compte que la politique qu'ils mettent en place a des conséquences autres que celles qu'ils voient dans la presse. La politique universitaire contemporaine, spécialement là où il y a de l'argent – c'est-à-dire dans les universités techno-scientifiques –, est une politique violente.

– En quoi?

– Elle ressemble à la politique appliquée dans les grandes entreprises. Elle repose sur le contrôle, et une défiance à l'égard des chercheurs. Lorsque l'expérience a débuté à l'EPFL, le modèle managérial et boursier avait le vent en poupe, à l'image de la bulle internet: il n'est pas étonnant que les politiques aient voulu donner ce modèle à une université. Aujourd'hui, la situation a changé, et l'on devrait s'interroger sur ce modèle. Comprenez-moi, je ne dis pas qu'il faille revenir au passé. Mais nous devons nous interroger sur les valeurs.

– Vous critiquez Patrick Aebischer, dont vous n'étiez déjà pas un partisan à l'origine...

– Oui, j'ai fait partie des sceptiques. Pas à cause de Patrick Aebischer, qui s'est révélé un homme particulièrement compétent et efficace, menant cette politique d'américanisation à bride abattue. J'ai toujours eu de bonnes relations avec lui. Disons que je vis une histoire d'amour contrariée: quand je suis arrivé, je suis tombé amoureux de l'EPFL. C'était une femme en pleine maturité, ayant beaucoup de classe, d'humanité, de pudeur aussi – les chercheurs ne s'affichaient pas spécialement. Un accent mis sur l'enseignement, la formation des élites locales... Et tout à coup, à cause des politiques, on l'a surmaquillée, on a raccourci ses jupes... Je ne me sens plus chez moi, mais j'ai continué mon travail, j'ai dirigé mon laboratoire, et écrit mes traités...

– Au fond, pourquoi ne devrait-on pas s'inspirer de bons modèles, même s'ils sont américains?

– Les Stanford, Caltech, etc., sont d'excellentes universités. Mais il faut voir les valeurs sur lesquelles elles sont fondées. Ce sont des citadelles du fric. Elles ont comme religion la compétition, le leadership. Les études

y coûtent très cher. Et elles développent un modèle de professeur intéressé à collecter de l'argent, à publier dans les meilleures revues... pour qui l'enseignement n'est pas la première priorité. A certains moments, il est même méprisé. On est loin de ce que je défends, une université comme service public, destinée à augmenter les capacités culturelles de la population et à dégager des élites qui doivent servir le pays.

– La concurrence n'a-t-elle pas toujours fait partie de la science?

– La concurrence est naturelle. Pourtant, les grandes périodes de l'histoire de la science ont plutôt été marquées par le débat et l'esprit critique. Nous avons à nouveau besoin de développer cet esprit critique, pas d'éduquer des moutons.

– Ce sont les managers qui ont introduit des cours de sciences humaines dans le cursus des étudiants de l'EPFL...

– Et j'y ai participé. Mais on a copié les universités américaines et leurs «humanities». Il s'agit d'un îlot, un domaine isolé. C'est au sein même des enseignements que l'on devrait déployer la critique. En recourant à l'histoire des sciences. Et en interrogeant, au-delà de la fascination pour la matière et ses propriétés, les conséquences écologiques, par exemple, de certains développements. Cela, évidemment, prend du temps.

– Quel problème se pose aux chercheurs?

– Nous sommes jugés pour autre chose que la science: pour le networking (réseautage), le fundraising (recherche de fonds), le marketing et le management. La carrière constitue une profession en soi, et cette profession tourne à une position d'histriens académiques. Même les doctorants, précarisés, doivent définir une stratégie de publication, quitte à multiplier des articles sur la base des mêmes résultats.

– Vous dénoncez une ère de la science «bling-bling». Mais les patrons de l'EPFL disent que les Alinghi et autres Solar Impulse ont pour but d'attirer des jeunes...

– La communication est bien sûr importante. Mais elle ne doit pas tout remplir. La médiatisation nous dicte ce que nous devons faire; mais les médias ont besoin de simplifier et, surtout, ils ne vérifient pas ensuite si un projet a réussi ou échoué. On entre dans une logique de mode, qui a pour effet une uniformité de la recherche. Tout le monde fait la même chose.

– Quel virage pourrait être pris?

– Puisqu'elles augmentent leurs recettes de fonds privés, les universités pourraient, par exemple, dégager davantage de ressources publiques pour mieux développer la formation. Recruter des gens différents, selon d'autres critères. Et redonner confiance aux gens, qui se sentent seuls, et qui doutent d'eux-mêmes.

La Bulle universitaire. Libero Zuppiroli, Ed. d'en bas. 156 pages.